TERRORISME À LA UNE

MICHEL WIEVIORKA DOMINIQUE WOLTON



au Vif du Sujet GALLIMARD





AVANT-PROPOS

Cet essai, qui étudie les relations entre le terrorisme et la presse, est le fruit d'une rencontre entre deux chercheurs. Depuis plusieurs années, Michel Wieviorka mène des travaux sur le terrorisme et Dominique Wolton sur les media et la communication. Ce livre repose aussi sur une recherche commune, conduite en 1986-1987.

Dans un premier temps, les auteurs ont rassemblé aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Italie, en Israël et en France, la documentation nécessaire et procédé à des entretiens avec des journalistes et des

responsables politiques ou policiers.

Dans sa phase finale, le travail a consisté à réunir un groupe d'une quinzaine de journalistes travaillant sur le terrorisme, avec pour objectif de réfléchir aux problèmes posés à la presse par cette question. Dans ce groupe, ouvert à la presse étrangère, étaient représentés tous les media : télévision, radio, presse écrite quotidienne et hebdomadaire, agences.

Ont participé aux réunions, de façon régulière pour certains et irrégulière pour d'autres, Paul Abramovici (T.F. 1), Paul Amar (A 2), René Backmann (Le Nouvel Observateur), Isabelle Baillancourt (T.F. 1), Véronique Brocard (Libération), Hervé Brusini (A 2), Jean-Louis Calderon (Europe 1), Charles Campbell (Associated Press), Roger De Weck (Die Zeit), Henri Mamarbachi (Agence France-Presse), Georges Marion (Le Monde), Edwy Plenel (Le Monde), Philippe Rochot (A 2), Albert du Roy (L'Événement du Jeudi), Yoav Toker (correspondant à Paris de T.V.I., télévision israélienne, et du quotidien Ha'aretz) et Charles Villeneuve (Europe 1).

Chaque réunion a été organisée autour d'un invité différent, non journaliste, mais ayant une bonne connaissance du terrorisme. Ont été ainsi reçu M. Steven Kashkett, Secrétaire aux Affaires politiques, chargé de l'antiterrorisme à l'ambassade des États-Unis à Paris, M. Laurent Davenas, magistrat, M. François Roussely, qui fut Directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur P. Joxe, M. Farid Aichoun, de la revue Baraka, M. Elias Sanbar, de la Revue d'Études Palestiniennes, Me Georges Kiejman, M. Alain Marsaud, magistrat, Me Jacques Vergès, Nicola,

pour son expérience du terrorisme italien, M. Louis Joinet, magistrat, M. Jean-Pierre Winter, psychanalyste, M. Serge Moscovici, psychologue social. La dernière séance a permis de dégager un bilan de ces réunions dont les actes ont été rédigés par Sylvaine Trinh, du Centre National de la

Recherche Scientifique (C.N.R.S.).

Cette réflexion, qui s'est déroulée de janvier à mai 1987, a été prolongée par une journée, organisée à Bruxelles en avril 1987, par Françoise Goffinet et Bernard Francq, avec un groupe de journalistes, d'avocats et d'universitaires belges parmi lesquels Mmes Defferre, Wynants, MM. Dartevelle, Delmotte, Estersohn, Hachez, Le Paige, Orfinger, Remacle, Tolley, Wynants, de Beer (avocat des Cellules Communistes Combattantes), ainsi que Mme Paternostre, acquittée après treize mois de détention pour terrorisme. Ce travail a été complété par une série d'entretiens individuels, la plupart du temps avec des personnalités qui ont souhaité conserver l'anonymat, mais aussi avec Mary Seurat, épouse de Michel Seurat enlevé à Beyrouth le 22 mai 1985, et l'amiral Pierre Lacoste, président de la Fondation pour les Études de Défense Nationale, ancien chef de la D.G.S.E.

Nous espérons que ceux qui ont contribué à cette recherche y retrouveront la marque de leur réflexion et des débats auxquels ils ont participé, et nous les remercions vivement. Nos remerciements vont aussi à Jacqueline Blayac, Claire Lusson, Jacqueline Longévinas, du Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologique (C.A.D.I.S.) et à Anne Luciani et Nadine Dardenne du Centre National de Recherche Scientifique, qui ont assuré le secrétariat de la recherche et la préparation du manuscrit. Enfin, ils s'adressent également au C.N.R.S. qui a financé ce travail dans le cadre de son programme de recherche sur les Sciences de la Communication.

Michel Wieviorka a rédigé l'introduction, et les chapitres un, deux, trois, neuf, dix, onze, douze et treize. Dominique Wolton a rédigé les chapitres quatre, cinq, six, sept, huit, quatorze, quinze, seize, et la conclusion.

INTRODUCTION Un couple étrange

Media et terrorisme forment un couple étrange, antinomique. Que font ensemble la presse, fleuron de nos démocraties, et une violence qui nie les principes fondamentaux de celles-ci?

La question entraîne généralement une réponse de bon sens, presque évidente : dans ce couple, chacun trouve largement son compte. Amplifié par les media, le spectacle de la violence assure un écho considérable aux actes terroristes, et apporte à la presse ce dont elle a besoin pour vendre, à commencer par le sang et le mystère.

Voilà qui permet d'accuser les media de tous les maux. La presse offre aux terroristes une formidable tribune, sans laquelle leur action n'aurait pas d'effets majeurs? Elle est donc, d'une certaine façon, aux sources du mal. Inconsciente, elle s'alimente des malheurs du monde, les appelle, voire les suscite. Mais ce faisant, elle scie la branche sur laquelle elle est assise, et à relayer ainsi la violence terroriste, elle mène les démocraties à leur perte, et par conséquent à la sienne propre.

Cette idée, qui exonère de la moindre responsabilité quiconque

n'est ni journaliste, ni terroriste, est-elle acceptable?

Tournons-nous d'abord du côté de ceux qui ont l'initiative: les terroristes. Souvent, il est vrai, ils donnent l'impression d'être de remarquables stratèges en matière de communication. Ils placent leurs bombes en des lieux et à des moments bien choisis, ils enlèvent des personnalités, voire des journalistes, dont à coup sûr la presse parlera abondamment. Mais à y regarder de près, cette image d'intelligence et de savoir-faire médiatique s'effrite de manière impressionnante. Quand un discours accompagne l'action, il est presque toujours rédigé dans une langue de bois,

incompréhensible: est-ce cela communiquer? Des journalistes sont menacés, pris en otage, parfois assassinés par des terroristes: est-ce le comportement d'un couple harmonieux? La pratique des enlèvements, le chantage aux otages suppriment parfois le spectacle explicite de la violence: la mise en scène ne doit-elle pas beaucoup alors à d'autres acteurs, aux familles des victimes par exemple?

Bref, il y a bien des limites à l'idée selon laquelle tout le spectacle procède des terroristes, acteurs machiavéliques dotés

d'une grande rationalité.

Considérons maintenant les media. Certes, ils répercutent systématiquement, et parfois de façon démesurée, tout acte terroriste d'une certaine importance. Mais c'est ignorer le travail journalistique que de supposer l'amplification automatique et peu réfléchie. La presse trie l'information, et la hiérarchise, y compris pour le terrorisme. Elle n'est pas responsable du phénomène, qui se développe sans elle, même si elle est ensuite plus ou moins utilisée. En revanche, elle joue un rôle essentiel dans le fonctionnement d'une démocratie affectée par le terrorisme. Elle informe, ce qui est sa mission, mais contribue aussi à déterminer nos représentations de la menace, ainsi que celles des autorités chargées d'y répondre. Elle dévoile les carences du pouvoir politique, rend compte du travail policier, et s'interroge sur le rôle de la justice et des services spéciaux. Bref, sa responsabilité ne se situe pas dans l'irruption du terrorisme, mais dans la réponse que les sociétés démocratiques lui apportent.

Ces premières remarques nous invitent à remplacer l'image d'un couple par celle, plus complexe, d'un jeu à trois, où le troisième partenaire est l'ensemble constitué par le pouvoir politique, les services de police et de renseignement et la justice. Le terrorisme met en branle ces acteurs et révèle leur difficulté à adopter un comportement cohérent et bien adapté à la menace.

Il faut donc s'écarter des idées reçues et se livrer à une analyse serrée du système formé par les trois acteurs principaux du terrorisme : les terroristes eux-mêmes, les media et le pouvoir. C'est pourquoi les trois premières parties de cet ouvrage les envisagent successivement. Une quatrième, plus synthétique, montre comment, en fin de compte, la curieuse alliance du terrorisme

et des media nous renvoie à nous-mêmes, à nos comportements politiques et civiques, à notre histoire et à nos conceptions du secret et de la démocratie.

Aussi ce livre n'a-t-il pas pour objet unique les media ou le terrorisme, mais un ensemble de relations instables, de contradictions et de conflits qui ont rarement été étudiés. Le seul ouvrage traitant sérieusement du sujet, publié en anglais aux Pays-Bas, date de 1980 et n'a pas été traduit en français 1 *. En prenant pour fil conducteur les rapports entre terroristes et journalistes, cet essai voudrait à la fois étudier les formes modernes du terrorisme et introduire une réflexion éthique sur le rôle de la presse dans les sociétés démocratiques.

La notion de terrorisme est bien trop controversée pour que nous puissions faire l'économie d'une clarification préalable, même sommaire. Celle-ci exige, en premier lieu, que soit bien marqué ce qui différencie le terrorisme d'autres formes de violence. Le terrorisme n'est ni la guerre, ni la révolution, ni la violence politique. La guerre met face à face des États et non un État et des groupes politiques, même si ceux-ci sont soutenus plus ou moins directement par un régime. La révolution met en branle les masses et non des organisations dont l'effectif numérique est toujours très limité. La violence politique met en forme des demandes bien réelles, repose sur l'expérience concrète de certaines catégories sociales, et non sur les références mythiques qui caractérisent les formes les plus pures du terrorisme. Celui-ci est souvent défini comme une méthode d'action.

Mais il faut distinguer les acteurs qui pratiquent conjoncturellement cette méthode, dans un contexte précis et limité, de ceux qui sont comme portés par elle. La violence, dans ce dernier cas, n'est plus un instrument provisoire destiné à forcer une situation, mais l'horizon indépassable de la lutte. Elle est fin autant que moyen, et, s'alimentant d'elle-même, devient une logique d'action. L'expérience montre que la violence s'exerce alors au nom d'une réalité sociale, d'une classe, d'une nation, par exemple, qui en fait n'existent pas, ou qui rejettent le terrorisme.

Le terrorisme peut être interne ou international. Interne, il trouve son origine dans les conflits politiques et sociaux d'un pays, qu'il soit d'extrême gauche ou d'extrême droite. Interna-

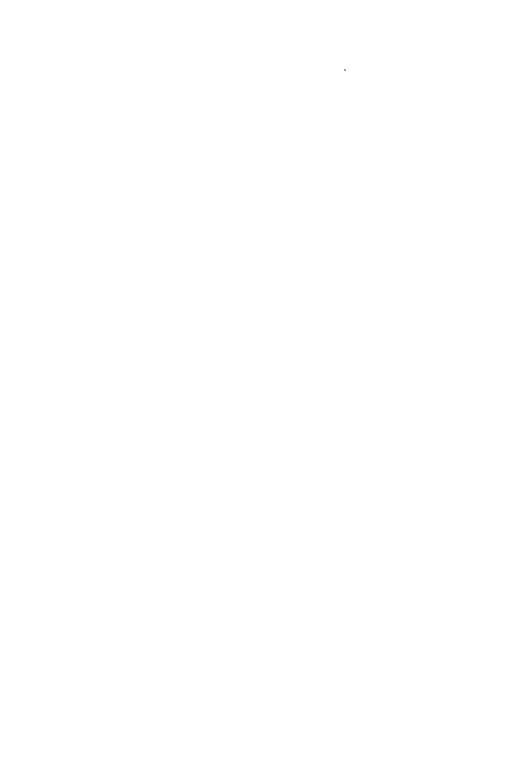
^{*} Les notes sont rassemblées à la fin du livre, p. 251.

tional, il a pour origine des revendications nationalistes ou communautaires, la plupart du temps agrémentées d'un discours marxiste-léniniste et anti-impérialiste. Un cas intermédiaire est celui du terrorisme séparatiste, de type basque, corse ou irlandais par exemple. La principale caractéristique du terrorisme international tient à sa double nature: il n'existe que dans la liaison entre des groupes et des États. Les États « sponsors ² » se servent de groupes terroristes sans apparaître au premier plan, trouvant ainsi un substitut peu coûteux à la guerre et à la diplomatie. Quant à ces groupes eux-mêmes, ils monnayent leur subordination contre une aide considérable en moyens matériels, réseaux logistiques et, surtout, en possibilité de disposer de véritables sanctuaires où ils sont en sécurité.

La distinction entre terrorisme interne et international est indispensable, mais dans la pratique, les frontières sont floues et mouvantes. Le terrorisme d'extrême droite en Europe, jusqu'au milieu des années 70, s'est appuyé sur des réseaux internationaux facilités par les dictatures militaires d'Espagne, de Grèce et du Portugal. Le terrorisme d'extrême gauche, à la même époque, a dérivé dans le monde entier jusqu'à souvent s'internationaliser en se plaçant dans la mouvance de secteurs radicaux du mouvement palestinien, et il en fut de même avec de nombreux groupes d'inspiration nationaliste. L'« euro-terrorisme » du milieu des années 80 a cherché à rapprocher dans un même combat la lutte, au départ interne, des Brigades Rouges italiennes, de la Fraction Armée Rouge allemande, d'Action directe et des Cellules Communistes Combattantes de Belgique. Inversement, le terrorisme international, souvent aidé et orienté par des États, peut se greffer sur un terrorisme interne. Il suffit qu'existe un milieu réceptif.

Ce livre se limite au contexte contemporain, et plus précisément aux vingt dernières années, qui ont vu une recrudescence forte du terrorisme accompagnée d'une intervention massive des media. Il laisse donc de côté les problèmes, pourtant considérables, que pose le terrorisme lorsqu'il menace des régimes autoritaires ou totalitaires dans lesquels la presse est entièrement subordonnée au pouvoir d'État. Il n'envisage pas davantage la terreur d'État.

Enfin, s'il n'est pas systématiquement comparatif, il entend aller au-delà de la seule expérience française. Celle-ci est toutefois particulièrement intéressante, dans la mesure où la France a cumulé, dans son histoire récente, les menaces terroristes internes et externes, alors que d'autres pays sont dominés plutôt par les unes ou par les autres. Il nous a paru utile, tout en centrant nos analyses sur la France, de nous appuyer le plus souvent possible sur des expériences et des travaux étrangers, peu connus du public hexagonal.



I LE TEMPS DES TERRORISTES



« Un pacte diabolique associe media et terroristes, le spectacle de la violence aveugle n'ayant de sens et d'effet qu'avec la publicité que lui assurent les media. » Telle est ce qu'on peut appeler la thèse classique, fondée sur l'idée d'un véritable partenariat entre ceux qui produisent l'événement et ceux qui le répercutent. La presse est « partie intrinsèque », du terrorisme moderne, il existe une « funeste alliance », une « relation symbiotique », une « utilisation à plein des media ³ ».

Pouvons-nous accepter cette interprétation, la développer jusque dans ses ultimes conséquences, à savoir l'embargo des nouvelles, la censure ou l'autocensure?

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

La violence comme spectacle

Le terrorisme n'est-il pas aussi vieux que l'humanité? Les ouvrages qui entendent apporter une vue d'ensemble, historique, du phénomène, évoquent couramment les zélotes, patriotes juifs des années 66 à 73 après Jésus-Christ, ou, plus tardifs, les « Assassins », secte ismaélienne répandant la terreur au début de ce millénaire, sous la haute direction du « vieux de la montagne 4 ». En remontant encore plus loin dans le temps, certains épisodes relatés dans la Bible pourraient eux aussi être lus à la lumière de la notion de terrorisme : la sortie des juifs d'Égypte, par exemple, est pratiquement imposée par Moïse à un peuple qui n'a aucune conscience de son aliénation. Il faut que soit durci le cœur de Pharaon pour que les juifs découvrent l'oppression dont ils sont victimes. N'y a-t-il pas là un processus terroriste comparable aux efforts contemporains de certains groupes d'extrême gauche pour dévoiler la « véritable » nature de l'État et enclencher un cycle action-répressionaction?

Pourtant, dès qu'il s'agit de media, le sentiment dominant est qu'il s'agit d'un phénomène contemporain, indissociable des communications de masse. L'ère du spectacle est aussi celle du terrorisme, il y aurait sinon consubstantialité, du moins symbiose entre les deux, chacun y trouvant son compte, les terroristes, les journalistes et les spectateurs. En associant ainsi media et terrorisme, on postule un caractère radicalement nouveau au terrorisme, facilité par les possibilités de couverture mondiale et instantanée qu'offrent les moyens modernes de communication.

Vendre?

Friedrich Hacker, psychiatre et psychanalyste, auteur de plusieurs ouvrages sur la violence, écrit par exemple: « Le terrorisme, uniquement axé sur l'effet aussi général que possible, dépend totalement des conditions et des occasions qui assurent à ses actes une publicité et un intérêt aussi vastes que possible. Dans les mass media, l'événement en train de se dérouler acquiert, par sa réalité authentique, une valeur accrue de sensationnel; comme les terroristes fournissent aux mass media un matériel d'une valeur incalculable, ceux-ci s'occupent généreusement et gratuitement des affaires des terroristes avec un véritable enthousiasme et un zèle professionnel très efficace [...]. Les terroristes peuvent inclure les mass media dans leurs calculs et leur confiance dans le fonctionnement de la funeste alliance n'est jamais déçue ⁵. »

Dans cette interprétation, la relation entre media et terrorisme repose donc sur le principe de l'intérêt réciproque: d'un côté, avec tous les ingrédients nécessaires, le sang, les victimes, les héros – bons et méchants –, le crime mêlé à la politique, l'exotisme, le mystère, l'inattendu, et d'un autre côté, les intérêts professionnels et économiques de la presse dont on affirme, sans vérification empirique, qu'elle maintient ou élève tirages et indices d'écoute. D'une part, la transgression du tabou de la violence, le choc de l'événement, la peur, le sentiment de la menace et l'irrationnel; d'autre part, la visibilité et, à la limite, la légitimité du spectacle, qui emprunte les canaux de communication indispensables au fonctionnement des sociétés démocratiques.

Ce raisonnement peut être prolongé dans deux directions. La première conduit à s'interroger sur les raisons qui poussent un acteur collectif à rechercher la consécration de la presse au prix de la violence. La seconde, complémentaire, consiste à reconnaître qu'il existe une attente spécifique de la part du public, pour qui une presse sans violence est fade et inintéressante.

Le recours au terrorisme n'est évidemment pas l'unique manière d'obtenir une reconnaissance médiatique; il la procure cependant à coup sûr, une fois épuisées d'autres ressources. Dans la hiérarchie des formes de lutte minoritaires visant à attirer l'attention de la presse, la violence occupe une place éminente. Ainsi, examinant l'évolution de la nouvelle gauche américaine dans les années 70, Jerry Mander note que celle-ci opéra des choix, progressivement, de moins en moins commandés par des valeurs éducatives et un contenu politique, et de plus en plus par la capacité d'attirer les caméras de télévision: « S'engager directement face à la bureaucratie et aux grandes organisations était frustrant et vain. Organiser une action de type communautaire était lent à produire ses fruits. Chacun parlait de victoire immédiate. Une hiérarchie d'actions tournées vers la presse se développa. Une conférence de presse n'était couverte qu'une fois. Les rallyes attiraient plus l'attention que les conférences de presse. Les marches plus que les rallyes. Les "sit-ins" plus que les marches. La violence, plus que les sit-ins 6. »

Dans cette expérience, comme dans beaucoup d'autres, la violence semble constituer le point d'arrivée d'une escalade. Il y a une sorte de parcours obligé, l'acteur épuisant successivement les diverses possibilités qu'il a de se faire reconnaître pour aboutir, comme inéluctablement, à la lutte armée puis à sa forme illimitée, le terrorisme. Jerry Mander aurait pu aller plus loin et ajouter : « la violence aveugle, plus que la violence ciblée », celle-ci étant assurément moins médiatique que celle-là. Les media semblent donc appeler une véritable surenchère, faute de quoi les réactions du public s'amortissent et le spectacle, répétitif, perd toute intensité et donc tout intérêt.

Ce qui n'exclut pas, comme le note Friedrich Hacker, un « effet d'accoutumance ». Les spectateurs apprécient des images fortes et renouvelées, un crescendo dans l'horreur, sans que la banalisation et la répétition ôtent forcément toute saveur aux récits et aux images que procure la violence.

Le terrorisme fascine dans sa nouveauté, et sa capacité à être sans cesse plus meurtrier, plus incompréhensible. Il appartient aussi aux grandes rubriques de l'information quotidienne, où il a droit à une place régulière, même si ses manifestations sont modestes, au même titre que la météorologie ou les faits divers. Dire qu'il y a accoutumance signifie donc qu'on ne saurait s'en passer.

Nous critiquerons plus loin l'ensemble de ce raisonnement. Mais, pour l'instant, marquons nettement l'idée principale qui le sous-tend : le terrorisme-spectacle est indissociable de l'existence d'un système de communication de masse qui appelle la

violence en offrant à ses protagonistes des perspectives démesurées d'amplification de leur propagande. Quant aux acteurs terroristes, ce sont avant tout de redoutables stratèges, habiles à exploiter les formidables moyens d'expression que leur offre la presse.

Du rôle de la télévision

La thèse classique présente deux aspects.

Elle postule l'adéquation des fins – la publicité terroriste – et des moyens – les media. Elle suggère que les media diffusent une culture de la violence.

Friedrich Hacker offre une expression argumentée de cette idée, que l'on peut qualifier de culturaliste. Cet auteur indique que le jeune téléspectateur américain est témoin, entre sa cinquième et sa quinzième année, de l'annihilation totale, réelle ou fictive, d'environ 13 400 personnes. Il explique que les personnages de la télévision deviennent des modèles, proposent des schémas de comportement ou de résolution des conflits psychiques et sociaux. Il affirme, enfin, que par imitation, enfants et adultes adoptent des conduites d'agressivité, et seraient victimes d'un véritable lavage de cerveau, etc. ⁷.

Or, l'idée d'un lien direct entre culture de masse et violence n'a jamais été démontrée. Les processus d'identification et de socialisation qui s'opèrent à travers les media ne répandent pas nécessairement des modèles d'action violente, et moins encore de terrorisme: parmi ces enfants qui ont vu mourir sur le petit écran 13 400 personnes, pratiquement aucun, aux États-Unis, n'est devenu terroriste. S'il est un pays qui n'est guère menacé par un terrorisme interne, n'est-ce pas celui où la consommation d'images de violence atteint, par tête, les taux les plus élevés?

Sans nier que la violence soit réellement un des problèmes de la société américaine, il paraît difficile de l'imputer uniquement aux media. S'ils ont une responsabilité dans la culture de la violence aux États-Unis, leur rôle ne saurait faire oublier que la naissance du pays et surtout l'histoire de son extension sont marquées par elle.

Il est aisé d'accuser les media de produire une culture de la



MICHEL WIEVIORKA DOMINIQUE WOLTON TERRORISME À LA UNE

Les journalistes font-ils le jeu des terroristes? Que des bombes éclatent à Paris, qu'un Boeing soit détourné sur Beyrouth, et la presse est montrée du doigt. La recherche du sensationnel et la surenchère que se livrent les media feraient des journalistes des pousse-au-crime, des complices objectifs plutôt que des témoins impartiaux. Dans leur livre fouillé et nuancé, deux sociologues, Michel Wieviorka et Dominique Wolton, passent cette thèse au crible et s'interrogent sur la nature cachée du terrorisme. Leur conclusion, fruit de mois de recherches et de confrontations avec des journalistes, n'absout pas ceux-ci de tous les péchés. Elle montre néanmoins les dangers d'une éventuelle censure. Museler la presse, ce serait miner la démocratie et faire le jeu des terroristes, à coup sûr cette fois.

Michel Wieviorka est maître de conférences à l'université Paris-Dauphine et chercheur au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (CADIS).

Dominique Wolton est directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

GALLIMARD

Photo © G. Merillon/Collectif



874Xait dA 17135catil SBN 2-07-071135-8